

## NOTE SUR UNE BALLADE DE VILLON.

PAR

KR. NYROP

(PRÉSENTÉ A LA SÉANCE DU 8 FÉVRIER)

De toutes les ballades de François Villon, la plus connue et la mieux appréciée est sans doute *la Ballade des dames du temps jadis*. Sous la rude langue du XV<sup>e</sup> siècle, elle a conservé sa suave beauté jusqu'à nos jours; ses vers harmonieux empreints d'une si profonde mélancolie, nous bercent encore doucement et nous consolent des rigueurs et de la fragilité de la vie.

Villon énumère les belles et fières dames des temps passés, et il se demande avec tristesse: où sont-elles maintenant? que sont-elles devenues? Pour toute réponse il allègue le refrain suggestif: *où sont les neiges d'antan?* . . . . Mais, au lieu de donner une analyse succincte de notre ballade, je préfère la citer *in extenso*. La voici selon le texte qu'en a dressé M. Auguste Longnon<sup>1</sup>:

Dictes moy où, n'en quel pays,  
Est Flora, la belle Rommaine;  
Archipiada<sup>2</sup>, ne Thaïs,  
Qui fut sa cousine germaine;

<sup>1</sup> *Oeuvres complètes de François Villon*, publiées d'après les manuscrits et les plus anciennes éditions par Auguste Longnon. Paris, 1892, p. 33.

<sup>2</sup> On sait maintenant que c'est un homme qui se cache sous ce nom curieux; Archipiada est une déformation d'Alcibiade. Voir la note curieuse et ingénieuse de M. Ernest Langlois dans les *Mélanges Wahlund*, p. 173.

Echo, parlant quand bruyt on maine  
 Dessus riuiere ou sus estan,  
 Qui beaulté ot trop plus qu'humaine?  
 Mais où sont les neiges d'antan?

Où est la tres sage Hellois,  
 Pour qui fut castré<sup>1</sup> et puis moyne  
 Pierre Esbaillart à Saint-Denis?  
 Pour son amour ot cest essoigne.  
 Semblablement, où est la royne  
 Qui commanda que Buridan  
 Fust getté en vng sac en Saine?  
 Mais où sont les neiges d'antan?

La royne Blanche comme lis<sup>2</sup>,  
 Qui chantoit à voix de seraine;  
 Berte au grant pié, Bietris, Allis;  
 Haremburgis qui tint le Maine  
 Et Iehanne, la bonne Lorraine,  
 Qu'Englois brulerent à Rouan;  
 Où sont elles, Vierge souuraine? . . . .  
 Mais où sont les neiges d'antan?

Envoi.

Prince, n'enquerez de sepmaine  
 Où elles sont, ne de cest an,  
 Que ce reffrain ne vous remaine:  
 Mais où sont les neiges d'antan?

Villon a aussi composé une *Ballade des seigneurs du temps jadis*, assez intéressante mais bien moins caractéristique que la précédente et d'une valeur poétique sensiblement inférieure. Aussi ne nous y arrêterons-nous pas; nous nous contenterons

<sup>1</sup> Sur l'altération euphémistique qu'a subit ce mot dans quelques réimpressions récentes, voir notre *Grammaire historique*, I, § 120, Rem. 2.

<sup>2</sup> Sur cette haplologie curieuse, voir notre *Grammaire historique*, I<sup>2</sup>, § 515, 4.

de constater que le poète y procède de la même manière par énumération et interrogation en faisant défiler devant nous toute une série de noms d'hommes illustres, et il se répond à lui-même par le refrain: *Mais où est le preux Charlemaigne?*

Le cadre de ces deux ballades n'appartient pas à Villon; il est traditionnel, et beaucoup de poètes s'en sont servis avant lui. Nous nous proposons d'étudier ici quelques-uns de ces prototypes.

Les ballades de Villon roulent en effet sur l'ancien thème de la brièveté de la vie, de la fragilité des choses humaines, de l'éternelle *vanitas vanitatum*. Ce thème inépuisable, vieux comme le monde et toujours nouveau, a défrayé la poésie de tous les temps. Au moyen âge c'était le sujet favori de beaucoup de poètes. Les goliards qui chantaient ordinairement la vie joyeuse et le vin, la femme et les fleurs, ont parfois aussi des notes tristes et mélancoliques sur l'instabilité de la vie, le peu de valeur de la gloire humaine, et sur la mort. Les joyeux étudiants ne manquaient pas de se demander, à leurs heures de découragement: que sommes-nous? où allons-nous? où sont nos pères? et la réponse était toujours la même, toujours désolante.

Voici des vers que beaucoup de clercs ont dû chanter ou réciter:

Sunt tria quae vere faciunt me sepe dolere:  
 Est primum durum quod scio me moriturum;  
 Est gemitus dando, quod moriar nescio quando:  
 Posterius flebo, quod nescio quo remanebo.<sup>1</sup>

Dans une autre poésie médiévale, qui commence par le vers: *Scribere proposui de contemptu mundano*<sup>2</sup>, nous lisons la strophe suivante:

<sup>1</sup> F. Novati, *Carmina medii aevi* (Firenze, 1883). Comp. mes remarques dans *Dania* II, p. 334.

<sup>2</sup> E. du Méril, *Poésies populaires latines du moyen âge* (Paris, 1847), p. 125. Je dois ce renvoi à l'obligeance de mon savant et illustre collègue M. J. Bolte, de Berlin.

Ubi sunt, qui ante nos in hoc mundo fuere?  
 Venies ad tumulos, si eos vis videre;  
 Cineres et vermes sunt, carnes computruere.  
 Surge, surge, vigila, semper esto paratus.

C'est probablement la question plaintive: *Ubi sunt qui ante nos fuere?* qui forme le point de départ de notre motif poétique. D'autres poètes ont dû la développer par la citation et l'énumération d'un certain nombre de noms célèbres du temps jadis. Les noms varient de poète à poète et de pays à pays, mais la formule devenant assez vite une sorte de lieu commun resté toujours la même.

Nous allons maintenant passer en revue un certain nombre de poésies pour montrer l'emploi varié qu'on a fait de notre cadre avant Villon. Commençons par quelques hymnes latines dont la plus ancienne paraît remonter au XI<sup>e</sup> siècle. La voici:<sup>1</sup>

Transierunt rerum materies,  
 Ut a sole liquescit glacies.  
 Ubi Plato, ubi Porphyrius;  
 Ubi Tullius aut Virgilius;  
 Ubi Thales, ubi Empedocles  
 Aut egregius Aristoteles;  
 Alexander ubi rex maximus;  
 Ubi Hector Troiae fortissimus;  
 Ubi David rex doctissimus;  
 Ubi Salomon prudentissimus;  
 Ubi Helena Parisque roseus —  
 Cæciderunt in profundum ut lapides:  
 Quis scit, an detur eis requies?

— — — —

<sup>1</sup> Cette hymne et la suivante ont été publiées dans *Hymnarium: Blüthen lateinischer Kirchenpoesie*, herausg. v. Petersen (Halle). Elles ont été réimprimées par M. H. Havelock Ellis dans un intéressant article: *Villon and church hymns* qui a paru dans *the Academy* (27 mai 1882).

Il est intéressant de comparer le deuxième vers: „Ut a sole liquescit glacies“ au refrain de Villon: „Mais où sont les neiges d'antan?“

La deuxième hymne que nous allons citer remonte au XIII<sup>e</sup> siècle; elle a été attribuée, nous ne savons pas avec quelle raison, au grand et singulier poète italien Jacopone da Todi (1230—1306).

Dic ubi Salomon, olim tam nobilis,  
 Vel ubi Sampson est, dux invincibilis?  
 Vel pulcher Absalon, vultu mirabilis,  
 Vel dulcis Jonathas, multum amabilis?  
 Quo Caesar abiit, celsus imperio?  
 Vel Xerxes splendidus, totus in prandio?  
 Dic ubi Tullius, clarus eloquio?  
 Vel Aristoteles, summus ingenio?  
 Superna cogita! cor sit in aethere!  
 Felix, qui poterit mundum contemnere!

Passons maintenant de la poésie liturgique latine à une ballade en langue vulgaire, remontant au XIII<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> siècle. C'est l'illustre poète Giosuè Carducci qui l'a publiée pour la première fois. Elle se compose de cent vers, répartis en douze huitains, précédés d'un quatrain.

Après une brève introduction qui contient des remarques générales sur l'incertitude du sort humain, l'auteur anonyme se tourne vers l'antiquité classique et s'écrie:

Dè quanta somma gloria  
 Fu quella ch' ebbe Roma triunfante!  
 E già la sua memoria  
 À spenta la fortuna novercante  
 Dè, quanto c' è costante?  
 Chè Cesare e Pompeo  
 Scipion che rifeo  
 Roma, cogli altri, tutti sono al fondo.



L'auteur parle ensuite d'Ansüero, d'Alexandre le Grand et de Nembrotto. Puis il passe au moyen âge, fait la louange du „nobil et cortese Saladino“, de Tristano et de Lancialotto et chante enfin les héros du cycle carolingien :

O buon re Carlo Magno  
 Che per la fede nostra combattesti  
 Ed a si gran guadagno  
 Orlando e Olivier teco volesti,  
 Or non par che si desti  
 Il glorioso nome  
 Che tenne alte le chiome  
 Qual che si fosse, umile o iracondo.

Dans les dernières strophes il célèbre les grands sages, les philosophes et les savants comme *Salomon, Ormansoro, Ipoclas, Avicenna, Aristote il sovrano, Virgilio, Lucano*, quelques héros et quelques femmes, renommées par leur beauté ou leurs amours :

Dov' è la gran fortezza  
 Ch' ebber le dure braccia di Sansone?  
 Dov' è la gran bellezza,  
 Di Ginevra e d' Isotta et d' Ansalone?  
 Dov' è l' ardir che fone  
 In Ettore e in Achille?  
 Dove son le gran ville  
 Troia e Gerusalem? son ite al fondo.

Le poème finit par quelques considérations générales sur la vanité des choses humaines et sur l'importance d'une vie sévère et religieuse :

Salomone il piu saggio  
 Dice ch' è vana ogni cosa terrena.  
 Dunqu' è di vil coraggio  
 Chi nell' aversità sua vita allena, etc.

La vieille littérature anglaise offre aussi des exemples curieux du cadre poétique que nous étudions. Nous le trouvons déjà chez Thomas of Hales, moine franciscain d'environ 1200. Il s'écrie dans *A Luue Ron*<sup>1</sup>:

Hwer is paris and heleyne.  
 þat weren so bryht and feyre on bleo.  
 Amadas. tristram. and dideyne.  
 yseude. and alle þeo.  
 Ector wiþ his scharpe meyne.  
 and cesar riche of wordes feo.  
 Heo beoþ iglyden vt of þe reyne  
 so þe scheff[t] is of þe cleo.

— — — — —  
 þeyh he were so riche mon  
 as henry vre kyng.  
 And al so veyr as absalon.  
 þat neuede on eorþe non euenyng.  
 Al were sone his prute agon.  
 hit nere on ende wrþ on heryng.  
 Mayde if þu wilnest after leofmon.  
 ich teche þe enne treowe king.

Un autre exemple se trouve chez John Lydgate<sup>2</sup> (1373—1460):

Where is nowe David, the moost worthy king  
 Of Juda and Israel . . . .  
 Where is Julius, proudest in his empire,  
 With his triumphes moost imperiall?

<sup>1</sup> *An Old English Miscellany* edited by the Rev. Richard Morris (London, 1872), p. 93 ss.

<sup>2</sup> *Minor poems of J. Lydgate*; édition Halliwell; *Percy Society*, Londres 1840, in-8°, pages 23 ss. Comme cette édition nous a été inaccessible, nous citons le texte d'après la réimpression qu'en a donnée M. J. J. Jusserand dans son beau livre *Le théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare* (Paris 1881), p. 341—342.

Where is Pirrus, that was lord and sire  
 Of Ynd, in his estate royall? . . . .  
 Where is Tullius with his sugrid tonge?

Avant de terminer cette étude, nous rappellerons que, de nos jours, on a quelquefois essayé de renouveler le cadre dont Villon s'est si merveilleusement servi. Nous citerons deux de ces essais. L'un est dû à Théodore de Banville, ce poète si gracieux, qui était en même temps un rimeur prodigieusement habile — et très batailleur. Il intitule malicieusement sa poésie *Ballade des célébrités du temps jadis*, et passe en revue les critiques et les littérateurs de son temps et quelques journaux très renommés en les malmenant de son mieux. Voici cette ballade<sup>1</sup>), écrite avec beaucoup de verve; dans une anthologie classique elle demanderait un commentaire bien plus développé que celle de Villon:

Dites-moi sur quel Sinai  
 Ou dans quelle manufacture  
 Est le critique Dufaï?  
 Où? sur quelle maculature  
 Lalanne met-il sa rature?  
 Où sont les plâtres de Dantan,  
*Le Globe* et *La Caricature*?  
 Mais où sont les neiges d'antan?

Où Venet, par le sort trahi,  
 A-t-il trouvé sa sépulture?  
 Mirecourt s'est-il fait spahi?  
 Mantz a-t-il une préfecture?  
 Où sont les habits sans couture,  
 Et Malitourne et Pelletan?  
 Où sont Clesinger et Couture?  
 Mais où sont les neiges d'antan?

<sup>1</sup> Th. de Banville, *Odes funambulesques* (Paris 1859). p. 249.



Où sont Rolle des dieux hai,  
 Bataille, plus beau que nature  
 Cochinat, qui fut envahi  
 Tout vif, par la même teinture  
 Que jadis Toussaint-Louverture,  
 Et ce Rhéal qui mit Dante en  
 Français de maître d'écriture?  
 Mais où sont les neiges d'antan?

## Envoi.

Ami, quelle déconfiture!  
 Tout s'en va, marchands d'orviétan  
 Et marchands de littérature:  
 Mais où sont les neiges d'antan?

L'autre remaniement qui s'intitule *Ballade de l'an 2000* paraît provenir de la plume de la fameuse chanteuse Yvette Guilbert. On prétend que Villon est son poète favori, et c'est sa *Ballade des dames* qui lui a inspiré les vers suivants où elle fait défiler devant nos yeux un grand nombre de célébrités dramatiques, auteurs, acteurs et actrices, parmi lesquelles elle n'a pas oublié de se ménager une petite place à elle-même:

Où sont les gloires de Paris,  
 Pompadour et la Dubarry,  
 Et icelles qu'Amour lia,  
 Et la dame au camélia,  
 Desclée, Rachel et Déjazet,  
 Et la gente Marie-Croizet,  
 Mounet, Coqueline, Rostan?  
 — Mais où sont les gloires d'antan?

Semblablement où est la *Royne*  
 Qui, mâlement en matinée,  
 Bravement supporta l'*essoigne*  
 D'être en Paris guillotinée;

Où sont allés Francey Sarcisque  
 Et son Adolphe Brissonnan,  
 La Ferronnière, son Francisque?  
 — Mais où sont les gloires d'antan?

Dites-moi où, *n'en quel país*  
 Se trouvent Duse la Romaine,  
 Sarah, sa cousine germaine,  
 Et les Lureau-Escalaïs.  
 Où sont Granier (Je-hanne), Yvette,  
 Réjane, Judic, la divette?  
 — Mais où sont les gloires d'antan?

Envoi.

Gloire factice, saugrenue,  
 Vous ai dédié toute nue,  
 Cette ballade biscornue,  
 En une langue tricornue.  
 — Gloires à mort sont *destinez*,  
 Et glorieux qui sont *vivans*  
 S'ils en sont, coursez ou tenez,  
 Autant en emporte *ly vens!*

Certes, Yvette ne manque pas d'esprit, et son renouvellement curieux de l'ancien thème nous paraît fait avec assez d'habileté. Mais quel abîme entre ces vers lestes et légers où l'on sent comme un écho du tout Paris, et la ballade de Villon, „une des perles les plus rares de la poésie de tous les temps“, comme la qualifie Gaston Paris dans la pénétrante et fine analyse qu'il en a donné<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> G. Paris, *François Villon* (Paris 1901). p. 107.